

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Band: 2 (1914)

Heft: 23

Artikel: Le travail des femmes et la guerre

Autor: E.Gd.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE

Mouvement Féministe

Paraissant le 10 de chaque mois

ABONNEMENTS

SUISSE, Fr. 2.50
 ETRANGER... » 3.50
 Le Numéro... » 0.20

RÉDACTION et ADMINISTRATION

Mlle Emilie GOURD, Pregny (Genève)

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ANNONCES

La case, par an Fr. 15.—
 2 cases. » 30.—
 La ligne, par insertion » 0.25

SOMMAIRE : A nos lecteurs. — Sur les champs de bataille : Olive SCHREINER. — Le Travail des Femmes et la Guerre : E. GD. — In Memoriam : I. M^{me} Zellweger-Steiger; II. M^{me} Stocker-Caviezel. — L'Œuvre de la Femme à l'Exposition Nationale : III. Le Restaurant sans alcool : Marg. GObAT. — Ce que les Femmes pensent de la Guerre : Rosika SCHWIMMER; B. DE SUTTNER; Appel de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes. — A travers les Sociétés. — De ci, de là...

A NOS LECTEURS

Nous avons pensé consacrer uniquement ce numéro à la cause que toutes les femmes plaident en ce moment dans leur cœur : celle de la paix. A la réflexion, nous y avons renoncé. Nous voulons dans la tourmente tenir haut et ferme le drapeau du féminisme. Nous voulons que nos principes, qui sont des principes de progrès et de justice, ne disparaissent pas de l'horizon quand, plus que jamais, nous avons besoin de nous inspirer d'eux. Et c'est pourquoi, tout en réservant une large part à des paroles de femmes éminentes que la situation actuelle rend d'une poignante actualité, nous continuerons à traiter dans nos colonnes tous les sujets qui, en des temps moins troublés, nous intéressaient directement.

LA RÉDACTION.

Sur les champs de bataille

...L'homme manufacture le fusil. Nous manufacturons l'homme qui tient le fusil et celui qui est détruit par le fusil. Nous produisons la principale munition de guerre, celle sans laquelle la guerre n'existerait pas. Il n'est pas de champ de bataille qui n'ait coûté aux femmes plus de sang et de larmes qu'aux hommes mêmes qui y sont tombés. C'est nous qui payons la dépense de vie humaine, non seulement en mettant au monde ce qu'il a fallu d'hommes au carnage des champs de bataille, mais par le travail et la patience que nous coûtent l'éducation, la croissance, les maladies de chaque petit enfant qui s'élève. Comment une femme pourrait-elle contempler un champ de bataille, sans songer aux mères, sans se dire : « Tant de corps qui furent mis au monde avec douleur ! Tant de muscles et d'os formés de la substance maternelle ! Tant de lèvres de nourrissons attachées au sein maternel ! Tant d'heures d'angoisse et de lutte pour ce léger souffle d'enfant ! Et tout cela, pour que des hommes soient étendus là, les yeux voilés, les membres déchirés et rompus ; pour que le sol s'engraisse de ce sang, et que l'an prochain les coquelicots y fleurissent plus rouges ! » Aucune femme vraiment femme ne peut dire d'un corps humain : « Cela ne compte pas ! »

Le jour où la femme aura sa place dans la direction des affaires intérieures et extérieures de son pays, ce jour-là sera le dernier de la période où les différends des nations se trancheront par la guerre.

Olive SCHREINER.

LE TRAVAIL DES FEMMES ET LA GUERRE

Je ne dirai pas que nous avons pris l'habitude du cauchemar dans lequel nous vivons : oh ! non. Au contraire, la tristesse qui nous étirent le cœur se fait chaque jour plus pesante, à mesure que se déroulent les événements. Mais la fièvre, l'excitation haletante du début est tombée : nous envisageons la situation avec plus de calme ; nous sommes capables de réflexion, de méditation ; nous arrivons à coordonner nos impressions et à en dégager quelques lignes générales, qui peuvent attendre la valeur d'une leçon.

* * *

Nous ne nous placerons ici qu'à notre point de vue. Celui de la femme.

C'est un aphorisme courant que ce sont les femmes qui souffrent le plus des guerres. Nous venons d'en expérimenter la vérité, en tout cas au point de vue moral. Cependant, nous, femmes suisses, nous ignorons les déchirements, les désespoirs infligés tout près de nous à nos voisines, à nos amies : ceux que nous aimons et qui nous ont quittées ne marchent pas à la bataille, c'est-à-dire à la mort. Certes, nous redoutons pour eux les fatigues, les maladies, l'éloignement ; mais nous n'avons pas le droit de verser une larme d'angoisse, si nous comparons notre sort à celui de tant de femmes de l'autre côté de nos frontières. Pas le droit, d'autant plus que, de toutes les causes, celle que les nôtres défendent est la plus belle : le principe supérieur, parce qu'il est au-dessus de toutes les luttes de races, de la paix par la neutralité.

Et pourtant, si privilégiées que nous soyons à l'heure actuelle en Europe, nous, femmes suisses, nous sentons intensément ou confusément, suivant nos natures, que nous souffrons de la guerre plus et d'une autre façon que les hommes. Nous en souffrons parce que nous sommes en marge de la vie publique, parce que notre rôle est mal défini, parce que, femmes d'une époque de transition, nous ne pouvons nous acclimater dans l'existence d'une femme de la guerre de Trente Ans, époque à laquelle nous ramènent ces guerres et leurs mœurs, et que, d'autre part, notre siècle ne s'est pas habitué à attendre de nous tout ce que nous pouvions lui donner.

Autrefois, quand les hommes se battaient, les femmes restaient chez elles. Elles s'occupaient du ménage, elles élevaient

les enfants pour combler les vides que produisait chaque bataille. Elles étaient courageuses quand la guerre dévastait leur contrée; mais lorsque, comme c'est le cas pour nous, elles vivaient dans un îlot paisible, sur les bords duquel seulement courait la tempête, elles n'en demandaient pas plus. Aujourd'hui, tout est changé. Nous avons appris à ne pas borner notre horizon aux murs de notre foyer. Nos relations internationales, sur des bases plus larges et plus humaines que celles de la primitive analogie de races, nous ont fait des amies partout par de là les frontières avec lesquelles notre cœur saigne. Nous nous savons membres d'un grand Tout, et comme telles nous réclamons notre part dans l'action universelle. Quelle est la femme aujourd'hui — et je mets à part, bien entendu, celle que talonne la nécessité du pain quotidien, et qui souffre elle aussi plus que l'homme, parce que c'est dans les mille petits détails de la vie ménagère que s'impose implacable cette nécessité — quelle est la femme qui pourrait regarder tranquillement l'azur du ciel se refléter dans les yeux de ses enfants, et s'en satisfaire, sans demander ardemment sa petite place dans l'œuvre de préservation, de réparation, que tous ont déjà commencée?

Au début, cela a semblé très facile. De tous côtés, on nous adjurait d'accomplir notre tâche, de nous montrer à la hauteur de notre situation. Nous ne demandions pas mieux. La question nous paraissait simple : les hommes, qui ont la force physique, sont aux frontières. C'est leur place. Mais leur absence désorganise d'innombrables services publics : aux femmes de les remplacer, là où il ne s'agit pas de transporter des poids de 50 kilos. Ce sera notre façon d'être mobilisées, d'aider à défendre notre pays. Et quel bienfait moral pour nos âmes tourmentées d'être mises ainsi au bénéfice d'une discipline stricte, de n'avoir qu'à obéir, abdiquant volontiers notre personnalité pour le service de la collectivité!

Hélas! c'était encore une illusion qui, après l'illusion pacifiste, allait s'effondrer. On n'a pas ou peu voulu de nous. Pour quelques unités qui, à Lausanne, Zürich, ont été consultées ou dont le concours a été accepté, partout ailleurs, sur toute la ligne, refus.

Un cas typique est celui des postes. A Genève, pour ne parler que de ce que nous connaissons par expérience personnelle, l'Union des Femmes a fait une démarche officielle auprès de la Direction, offrant l'aide de volontaires pour les services que l'on voudrait leur confier. Refus poli et motivé : l'activité postale est tellement diminuée, du fait de la guerre, que les employés non mobilisés suffisent amplement à en assurer le fonctionnement.

Bien. Mais pourquoi alors les services postaux ont-ils été diminués, les distributions de lettres réduites de moitié dans certaines régions? Pourquoi les facteurs, les buralistes à qui nous avons parlé se plaignent-ils alors de surcharge et de surmenage?

— C'est que vous comprenez, nous sommes militarisés, déclara pompeusement l'un d'eux à l'une de nos amies, qui soulevait timidement la question féminine, et qu'on ne militarise pas des femmes...

Mais on ne militarise pas des gamins de dix-huit ans non plus, et nos bureaux en occupent un bon nombre. Et nous ne demandions pas des postes de haute confiance, nous ne cherchions pas à nous immiscer dans les mystères de l'Administration. Vendre des timbres, trier des lettres et des journaux, au besoin les distribuer, nous qui avons des bicyclettes... est-ce donc si fort au-dessus des capacités féminines?

Et partout, ce fut la même chose. Les nouveaux comités constitués n'ont fait appel aux femmes que dans une faible pro-

portion. On a eu, semble-t-il, peur de nous. Comme dans la paix, dans la guerre on nous a tenues à l'écart.

Alors, il a fallu nous tourner d'un autre côté. Les unes se sont précipitées sur l'organisation d'ambulances et sur des cours de pansements. Les autres se sont mises à coudre et à tricoter. Les chemises et les chaussettes s'entassent.

Certes, loin de nous l'idée que ceci est inutile. Les besoins sont immenses. Mais il est des femmes d'intelligence, de capacité, d'initiative, que nous regrettons de voir limitées à ce travail machinal, parce que leur concours aurait pu être d'une inappréciable efficacité dans d'autres domaines.

Nous n'écrivons pas ceci pour récriminer. Nous estimons que maintenant le devoir de chacun, homme ou femme — et spécialement des femmes qui réclament les mêmes droits que les hommes — est d'accepter avec sérénité et bonne humeur ce que nous imposent les circonstances. Mais c'est une tristesse de plus, ajoutée aux tristesses de l'heure actuelle, de constater que notre pays n'a pas voulu de notre aide. Il a fait appel à ses fils, et quand ses filles se sont présentées spontanément, avec toute la bonne volonté de leur dévouement, avec leurs capacités variées, souples, multiples, il leur a dit : « Vous n'êtes que des femmes... »

Peut-être aussi est-ce la faute de ses filles qui, aux heures paisibles, n'avaient pas assez su lui dire et lui prouver qu'il devait compter sur elles...

* * *

Nous nous plaignons — moralement — de n'avoir pas de travail. Un nombre plus grand encore de nos sœurs s'en plaignent — matériellement. Ce problème-là est l'un des plus angoissants que la guerre pose devant nous. Nous en parlerons à loisir le mois prochain.

E. Gd.

In memoriam

I. M^{me} Zellweger-Steiger.

L'esprit d'initiative, la puissance de travail et l'énergie qui ont déterminé dans la Suisse allemande, en particulier dans la Suisse orientale, un si remarquable développement industriel et économique se retrouvent aussi chez certaines personnalités féminines, qui mettent les qualités de la race au service de la philanthropie et de l'amour pour les humbles. M^{me} Zellweger-Steiger, qui vient de disparaître à l'âge de 52 ans, était une représentante caractéristique de ce type, auquel nous pouvons rattacher encore M^{me} Villiger-Keller, M^{me} Coradi-Stahl et quelques autres.

Originaire du canton d'Appenzell, elle avait été transplantée à Bâle lorsque son mari échangea ses fonctions pastorales contre la charge de rédacteur aux *Basler Nachrichten*. Les dons d'organisation et la charité ardente dont elle avait fait preuve comme femme de pasteur purent dès lors se déployer sur un terrain plus vaste. Appelée depuis une vingtaine d'années à présider l'Association bâloise pour le Relèvement moral, elle sut lui donner une impulsion toute nouvelle. Sous son influence, cette société féminine étendit peu à peu son activité aux domaines les plus variés et prit un essor extraordinaire. Elle englobait bientôt une foule d'œuvres consacrées au bien des femmes et des enfants : assistance par le travail, consultations juridiques, enseignement ménager, asiles de relèvement, homes pour enfants, soins des malades, jardins ouvriers, etc., etc.

Cette concentration des efforts et leur distribution rationnelle dans différentes sphères d'activité, que nous avons tant